

Séminaire « Lecture des textes de Freud ».

Vendredi 21 octobre 2022.

M. Garot.

D. : Trieb. – En. : instinct ou drive. – Es. : instinto. – I. : istinto ou pulsione. – P. : impulso ou pulsão.

1933 : « Les pulsions [dit Freud dans ses Nouvelles conférences, s'adressant à son auditoire imaginaire] sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination » (OCP.F., t. XIX, p. 178). La pulsion est ambiguë. Elle est ontologiquement ambiguë. La pulsion est un « concept-limite », frontière, entre le corps et la psyché, entre l'objet et le sujet (A. Green), entre la psycho-phylogenèse et la psycho-ontogenèse. Elle sera pour Freud l'objet d'une investigation psychologique continue tout au long de son œuvre, sans cesse remise à l'atelier, retravaillée, et dont l'ambiguïté et l'indétermination sont comme venues lui imposer l'effort et apporter la force nécessaire aux premiers décollages métapsychologiques. La pulsion est « exigence de travail » (de ce travail qui est imposé à la psyché de par sa liaison au corporel ? – « Pulsion et destins des pulsions » en 1915)... Théorisation des pulsions et invention de la métapsychologie ont partie liée. Pour autant Freud le sait, cette théorisation apparaît comme l'élaboration la plus spéculative et la plus abstraite de son œuvre. La révision théorique les concernant accompagnera chacun de ses tournants, chacune de ses inflexions, chacun des sauts épistémologiques effectués, comme si aussi, elles en avaient été à la fois le moteur, le révélateur et l'analyste. La pulsion est motion. Son invention est aussi fondamentale : source, dans la mesure où c'est avec elle – la pulsion sexuelle – que Freud découvre la « sexualité infantile » avec la première théorie des pulsions et le dualisme pulsion sexuelle/pulsion d'autoconservation (ou du moi) ; c'est avec elle encore qu'il opère son tournant de 1920 mettant à jour la « compulsion de répétition » avec la dernière théorie des pulsions pulsion de vie/pulsion de mort ; c'est aussi qu'introduisant le narcissisme et sa structure paradoxale, il remanie sa théorie de façon intermédiaire avant 1920, opposant libido d'objet et libido narcissique. Ce n'est pas deux théories des pulsions que Freud aura élaboré mais trois ; pas deux topiques mais plutôt deux métapsychologies ; pas deux métapsychologies mais au moins trois ; et à chaque fois la pulsion en est la source et la ressource : si l'objet est révélateur de la pulsion (A. Green), le sujet aussi (R. Cahn), il est « objet-source » de la pulsion, un autre attracteur (Laplanche). Points de vue pas seulement antagonistes, bien-sûr, mais surtout complémentaires et concurrents, une récursivité qui est au cœur de la vie psychique.

Il en est de même de ses origines conceptuelles comme des sources du Nil, il y a la marque de l'indécidable. On pourrait même dire que la pulsion est là d'emblée dans son œuvre, sans pour autant être reconnue comme telle. Ça pulse en 1895 : dans l'Esquisse ; dans les Études sur l'hystérie ; ou encore dans « La pulsion sexué » (une recension d'un livre du Pr. en gynécologie-obstétrique Alfred Hegar). À vrai dire aussi, la pulsion ne commence pas avec Freud. Elle le précède. Il y a une généalogie de la notion de « pulsion », qui plonge profondément ses racines au cœur de la culture allemande : à la fois philosophique, poétique, scientifique, populaire. C'est dans le champ des concepts et idées de son époque qu'il la retrouve/recrée. Il la redécouvre avant de la passer au tamis de sa métapsychologie. Il y a avec lui comme un aboutissement : la terminaison d'un processus épistémologique engagé plus d'un siècle auparavant ; un circuit dont le bouclage formera en retour une boucle ouverte et récursive permettant à leur tour, les explorations de Karl Abraham, de Melanie Klein à Donald Meltzer, de Michael Balint et René Spitz, d'Imre Hermann à Leopold Szondi (les vecteurs C, S, Sch, P)... Ou c'est encore Nathalie Zaltzman avec « la pulsion anarchiste », Ophélie Avron et la « pulsion d'interliaison rythmique », Jean Laplanche et la controverses avec André Green. Le concept de « pulsion » fraie son propre chemin pour atteindre son « objet » avec Freud : la métapsychologie.

P
U
L
S
I
O
N
(S)



Aux origines (début du XVIIIème siècle)

L'avènement du mot *Trieb* marque dans l'aire germanique de la philosophie du siècle des Lumières, de l'*Aufklärung* prékantienne, une certaine innovation conceptuelle pour Stefanie Buchenau (2002). *Trieb* émerge au début du XVIIIème siècle comme un point de fixation terminologique, un point de condensation, venant ramasser par les jeux de langage – par un effet de transfert – un ensemble plus vaste comprenant l'appetitus, le nisus, l'impetus, le conatus, l'instinctus, la *prima naturalia* issus du latin classique. Ce moment de l'histoire des idées est son point-source de jaillissement. Ce geste, on le doit à Christian Thomasius (1655-1728) avec qui apparaît la notion, dans le sillage de Leibniz, son maître qui en eut l'intuition de cette « force ». À titre non anecdotique, Thomasius sera le premier professeur d'université en Allemagne à donner ses cours en allemand, et non plus en latin, dès l'année 1687. Ouvrant la voie, *Trieb* va devenir un concept nouveau pour penser l'homme dans son unité, dans sa globalité, malgré la multiplicité. Sous sa plume, *Trieb* est la première force fondamentale de l'âme qui meut la volonté (textes datant de 1692, 1696). Cette volonté a ses objets dessinant ainsi des tendances : à l'amour, à la société, au bonheur, etc. L'âme a ses « mouvements ».

Déjà avec Thomasius, le *Trieb* est une tendance psychosomatique ; un mouvement où corps et âme sont engagés. C'est là une propriété spécifiquement humaine. Il y a une affectivité et celle-ci est irréductible à la raison. Par-là aussi, Thomasius conteste la position qu'il prête à Descartes, celle qui consiste en une séparation de l'âme et du corps. Il y a dans la faculté humaine de penser un lien étroit avec des impulsions d'origine corporelle. L'homme est un être corporel qui se meut, qui pense, qui s'incline vers quelque chose et est lui-même le moteur de son action. À partir de Thomasius, *Trieb* va irriguer toute une métaphysique de langue allemande.

C'est dans une vision holistique de l'homme que le *Trieb* devient l'objet d'une série de considérations philosophiques dites « morales », à cette époque où Kant n'est pas encore advenu : partant de Thomasius à Andreas Rüdiger (1673-1731), son disciple ; réapparaissant chez Christian Wolff (1679-1754) et chez son disciple Alexander Gottlieb Baumgarten (1714-1762) ; et enfin, de façon critique envers ses prédécesseurs, Christian August Crusius (1715-1775). Difficile de ne pas voir dans leur conception de l'époque des précurseurs des élaborations que fera Freud : cause motrice des *Triebe* ; promesse de plaisir qui meut l'homme atteignant son objet ; plaisir lié à certain type de représentations ; etc. Dans son sens originaire, le *Trieb*, l'affectivité de l'homme, est une condition de sa moralité et non une entrave à celle-ci. Et contrairement à Kant qui introduira plus tard (vers 1781-84) une césure en postulant une dualité eu cœur de l'homme – une rupture, faisant aussi par-là « l'hégémonie de la représentation » –, pour le philosophe moral l'homme est à considérer comme un être entier et indivis.

Autour de Iéna (fin XVIIIème début du XIXème)

Madeleine Vermorel (1990) avait repéré les influences goethéennes sur la notion même de pulsion chez Freud ; et on connaît la fascination qu'avait Freud pour son auteur vénéré, poète et biologiste : Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832). Il a été son lecteur et interprète, à l'instar de Goethe lui-même qui fut un lecteur attentif de Kant (1724-1804), et plus particulièrement de sa *Critique de la faculté de juger* (1790) pour laquelle il reconnaissait une tentative fondamentale de penser dans l'unité de l'expérience humaine. Toute son œuvre, avant tout esthétique (lui qui se considérait comme n'ayant aucun sens pour la philosophie), est une incessante explication avec le philosophe allemand. Il y eut dans cette aire culturelle allemande post-kantienne, de la fin du XVIIIème et du début XIXème siècles, une véritable émulation intellectuelle et refondation esthétique et métaphysique avec ceux qui ont composé le Cercle d'Iéna et dont Goethe, Schiller son ami et Fichte ont participé.

Pour Henri Maldiney, « La notion de pulsion intervient pour la première fois d'une manière décisive comme concept crucial de la compréhension de l'homme, à la fin du XVIIIe siècle en Allemagne. Elle apparaît simultanément dans deux œuvres publiées en 1795 : dans la troisième partie de *L'assise fondamentale de la doctrine de la science de Fichte* et dans *Les lettres sur l'éducation esthétique de l'homme de Schiller* » (1976, p. 108).

Contemporains, ils étaient proches intellectuellement, avant de rompre brutalement pour des histoires éditoriales. Maldiney considère que Friedrich Schiller le poète (1759-1805) et Johan Gottlieb Fichte le philosophe (1762-1814) sont les inventeurs de la notion de pulsion, telle que Freud plus tard sera amené à la réinventer.

Impressionnant philosophe de la fin du XXVIII^{ème} siècle, assez méconnu parce que caché dans l'ombre de Hegel, Fichte est l'un de ceux qui ont impulsé la naissance de la phénoménologie ; celle-là même qui a renoncé à résoudre les grandes questions métaphysiques : « Dieu existe-t-il ? », « Percevons-nous le monde réel ? », « Qu'est-ce que la liberté et le bonheur ? », pour se contenter de décrire notre expérience vécue, ce qu'être un homme veut dire. Impressionnant, Fichte l'est dans l'édification d'une philosophie complexe et d'une théorie du Moi (Ich), qu'il fait entrer en scène, et qui est travaillé en sous-œuvre par la pulsion (Trieb), par laquelle aussi il est. Mais elle le contraint, le sentiment de pulsion le lie : c'est une contradiction. C'est à cet endroit que Fichte travaille : comment accorder la liberté et la nature, le Trieb de la tendance « pure » et le Trieb de la tendance « naturelle » ? La pulsion est au cœur du devenir humain et déjà se dessine avec lui un dualisme pulsionnel (césure kantienne).

Il rejoint là le problème que se pose à la même époque Schiller, de savoir comment l'homme, issu de la nature et contraint par elle, réalise sa liberté. Ce souci de la liberté en l'homme, le poète la méditera toute sa vie. Schiller a également forgé une véritable théorie des pulsions qui eut une grande importance pour Freud. Le poète, dans son œuvre théorique, s'interroge sur le jeu entre d'un côté « pulsion sensible » (déterministe) et de l'autre « pulsion formelle » (transcendantale) qui, dans le moment idéal de leur rapport, constitue la pulsion de jeu (Spieltrieb) : la formation d'une œuvre. Ses considérations n'ont pas laissé indifférent son ami Gœthe qui croyait en ces forces secrètes qui pousse le poète vers la création : la Bildungstrieb, « pulsion de formation ». Gœthe qui se méfiait de l'égotisme des métaphysiciens comme Fichte, de leur incessante ruminant aut centrée, déduisant des lois naturelles de principe, mit peut-être en garde son ami Schiller et précipita peut-être leur rupture. Gœthe préféra toujours l'art et la poésie.

Freud fait souvent référence à Schiller et on sait aussi à quel point son ombre est venue hanter ses rêves entre avril et décembre 1898, dans ces moments difficiles de son auto-analyse. Il ne serait pas non plus étonnant qu'il est puisé chez le poète quelques lueurs de pensée pour les plus obscurs problèmes que lui ont imposé la clinique. Schiller jouera – comme quelques autres – « un rôle essentiel, à la fois sur le terrain auto-analytique et conceptuel [...] il crée une théorie des pulsions entièrement originale, en rupture avec celle de Schiller, sur laquelle il s'est cependant appuyé sans en être entièrement conscient » (Vermorel, 1990, p. 297).

Schopenhauer le maître ; Nietzsche l'élève (XIX^{ème})

Malgré quelques justifications (parfois suspectes) de la part de Freud quand il avoue n'avoir lu Schopenhauer (1788-1860) que tardivement dans sa vie ou bien évité de côtoyer l'œuvre de Nietzsche (1844-1900) (OCP.F., t. XVII, p. 107), on sait maintenant, par l'historien américain William J. McGrath (1974), que Freud eut connaissance de leur œuvre, comme celle de Wagner, dans les années où il fréquenta le Cercle de lecture des étudiants de Vienne, mouvement pangermaniste qui fut le creuset intellectuel de toute sa génération et dont Schopenhauer, Nietzsche et Wagner furent les maîtres à penser. Cryptomnésie ?

Le maître : chez Arthur Schopenhauer, le concept de Trieb est étroitement lié à sa pensée, elle l'anime, la lie, celle du monde conçu comme « Volonté ». Cette « Volonté » est « volonté de vivre » : tendance, poussée, pulsion vers la vie. Ce penseur a su mesurer toute la portée de l'homme dans son être pulsionnel, par intuitions et anticipations. C'est aussi un philosophe en rupture, un marginal, un « franc-tireur » que Freud aime à se référer : cité quinze fois dans son œuvre écrite et de nombreuses citations dans les correspondances. Il semble avoir trouvé en lui un précurseur de ses propres idées : sur le rêve et le refoulement ; la libido qui est « Volonté » chez lui ; l'inconscient.

Mais sa présence sera particulièrement importante dans le tournant des années 20 quand va voir le jour une autre métapsychologie, celle de la seconde topique et d'une nouvelle théorie des pulsions.

Schopenhauer est là. Il le lit, non sans peine : « J'ai choisi maintenant comme aliment le thème de la mort, j'y suis venu en butant sur une curieuse idée des pulsions et me voici obligé de lire tout ce qui concerne cette question, comme par exemple, et pour la première fois, Schopenhauer. Mais je ne le lis pas avec plaisir »[1]. Schopenhauer l'accompagne dans ce mouvement. L'idée que la mort serait « "le résultat proprement dit" et, dans cette mesure, la finalité de la vie, tandis que la pulsion sexuelle est l'incarnation de la volonté de vivre » (OCP.F., t. XV, p. 323), il la doit au philosophe et à ses études des écrits des sages de l'Inde sur le Nirvâna.

L'élève : il est difficile de mesurer la véritable influence de l'auteur d'Ainsi parlait Zarathoustra sur la pensée de Freud, s'étant lui-même refusé à s'atteler à la « haute jouissance des œuvres Nietzsche » (OCP.F., t. XII, p. 258). Il y a pourtant d'étranges concordances entre les théories freudiennes et celles nietzschéennes. Federn disant du philosophe, à l'occasion des séances du Mercredi, celle du 1er avril 1908, qu'il « est si proche de nos idées qu'il ne nous reste plus qu'à nous demander ce qui lui a échappé. Il a anticipé par intuition certaine idée de Freud ; il fut le premier à découvrir l'importance de l'abréaction, du refoulement, de la fuite dans la maladie, des pulsions sexuelles normales et sadiques »[2].

Freud empruntera à Sabina Spielrein la pulsion de mort, dans son article de 1912 « La destruction comme cause du devenir » qui doit beaucoup à Nietzsche. Nietzsche est l'élève de Schopenhauer dont il va prolonger les idées, les radicaliser même. Il donne une place importante à l'infra-conscient, lui-même constitué de pulsions (Triebe) et d'instincts (Instinkts), qu'il semble utiliser indifféremment, et qui sont au cœur de la « Volonté de puissance ». C'est aussi à Nietzsche que Freud empruntera explicitement le terme de Ça (Es) qui est « jeu de forces », en en faisant le réservoir des pulsions : « Groddeck lui-même a probablement suivi l'exemple de Nietzsche, chez qui cette expression grammaticale est tout à fait usuelle pour désigner ce qui, dans notre être, est impersonnel et pour ainsi dire nécessité par la nature » (OCP.F., t. XVI, p. 268).

[1] Lettre à Lou Andreas-Salomé du 1er août 1919.

[2] Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne, t. I, 1906-1908, Paris, Gallimard, p. 372.

Notule complémentaire

C'est « lors d'une commission linguistique de la Société Psychanalytique de Paris, réunie en 1927 pour constituer une nomenclature française de la psychanalyse, Angelo Hesnard propose le mot "pulsion" comme équivalent de Trieb, ce qui est adopté à l'unanimité, sans que rien ne soit retranscrit de la discussion ; il avait repris là un vieux mot français tombé en désuétude dont le Littré donnait le seul sens de force mécanique » (Vermorel, 1990, p.303).

Buchenau S. (2002), « Trieb, Antrieb, Triebfeder dans la philosophie morale prékantienne », in Revue germanique internationale, n°18, Trieb : tendance, instinct, pulsion, Paris, PUF, pp. 11-24.

Goddard J.-Ch. (sous la dir. de) (2006), La pulsion, Condé-sur-Noireau, Vrin.

Maldiney H. (1976), « Pulsion et présence », in Psychanalyse à l'Université, t. 2, n°5, Paris, PUF ; repris dans Penser l'homme et la folie, Grenoble, Jérôme Million, 2007, pp. 107-135.

McGrath W.J. (1974), « Freud as Hannibal: The Politics of the Brother Band », in Central European History, vol. 7, n° 1, pp. 31-57.

Vermorel M. (1990), « La pulsion ("Trieb") de Goethe et Schiller à Freud », De la psychiatrie à la psychanalyse : cinquante ans de pratiques et de recherches, Paris, L'Harmattan, 2013, pp. 291-303.

Scarfone D. (2004), Les Pulsions, Paris, PUF, Que sais-je ?.